

est de le conduire aux contrées qui sont à l'est de la Méditerranée, et de commencer ses courses par l'histoire pratique de l'origine du monde, et de la géographie qui a rapport aux premiers événements, vous aurez occasion, et dites le lui, de revenir sur le reste.

Accoutumez l'enfant à la précision, l'exactitude et la clarté dans ses descriptions et ses narrations. C'est au peu de soin qu'on apporte généralement à cet important objet, que l'on doit, en toute probabilité, attribuer cette manière gauche et ennuyeuse, ces idées confuses, ce peu de précision, et les locutions hasardées, ou traînantes, pour ainsi dire, que l'on remarque chez tant de personnes assez intelligentes d'ailleurs. Au reste, comme en histoire, en géographie et toutes les connaissances, l'on doit avoir constamment en vue ce qui est pratique et peut-être utile, et que la vie est trop courte pour s'amuser à apprendre ce qu'on ne peut mettre à profit, rien de plus intéressant que de façonner l'esprit des enfans, de manière à les habituer à ne rechercher que le solide et l'utile. C'est le moyen qu'ils sachent ce qu'on doit savoir, et qu'ils le sachent bien, et ne s'exposent pas au ridicule comme tant d'autres qui n'ont aucune idée fixe, doutent de tout, ne peuvent jamais se décider, ou ne le font que difficilement, après vous avoir assommé de raisons pour et contre, ce qui n'est guère profitable, lorsqu'il s'agit de prendre un parti.

Il faut assurément de la prudence; mais dans le monde, l'énergie et la décision sont d'un prix inestimable; faute de savoir se décider, on passe souvent pour un sot (et de fait, ne l'est-on pas,) et l'on perd des occasions fort opportunes de se faire à soi-même et aux autres, beaucoup de bien.

Que vos petits voyages soient donc plus ou moins réglés sur ces principes, ou d'après de meilleurs, si vous en connaissez.

M.

Montréal, Décembre, 1844.

(A continuer.)

POUR LA REVUE CANADIENNE.

"Tout sert en message,"
Montaigne.

Rien de mieux applicable à l'éducation que l'on doit donner aux enfans, que ces quatre mots du spirituel et profond Montaigne. *Tout sert en message*, je veux dire, tout ce que l'on peut apprendre de bon, doit être appris, car tout peut devenir utile. L'on devrait donc s'appliquer à enseigner ou faire enseigner aux enfans, garçons et filles, tout ce qui tient non seulement à l'éducation, dans l'acception usitée de ce mot, mais tout ce que l'intelligence humaine est susceptible de comprendre et de retenir d'utile. Qu'on ne se y trompe pas, les enfans ont, en général plus d'aptitude qu'on ne pense; il ne s'agit que de donner à leur esprit, une bonne direction pour ainsi dire. Je ne prétends pas qu'il faille assujétir de jeunes enfans à un travail constant, pénible et par là même décourageant, loin de moi une semblable pensée. De deux inconvéniens, l'application trop grande ou la paresse, je ne balancerai pas un instant à faire le choix, si l'on me donnait un sujet qui fût au-dessous de onze ans, qu'on ne se scandalise pas, je serais, sans contredit, pour la paresse. Si une fois, vous inspirez à un enfant, du dégoût pour l'étude, il n'aimera ni la lecture, ni les conversations utiles, il détestera les livres et les efforts désordonnés que vous lui aurez fait faire, l'auront, en toute probabilité, tellement lassé, que vous ne pourrez plus le remettre au travail; et vous lui aurez fait perdre un temps extrêmement précieux, celui que l'on doit mettre à profit chez un enfant de dix à onze ans, pour l'instruire par le moyen le plus attrayant, le plus intellectuel et le plus efficace, la conversation ou des sujets amusants et utiles tout à la fois. Si cet enfant devient studieux par la suite, ce sera par l'effet de quelque autre cause que votre système décourageant. Il y a donc en cela, comme en toute autre chose, un moyen de réussir: c'est tout purement et simplement d'instruire en amusant, c'est de faire avancer l'enfant, sans qu'il se doute que vous lui donnez des leçons. La conversation, les

conférences, et la communication des connaissances premières, en jouant, en badinant, voilà le moyen.

Quand à ce qui doit être enseigné d'abord, cela dépend du calibre d'esprit des enfans, et de leur caractère, et des circonstances où ils se trouvent. La sagacité, le tact et la prudence des parens ou des instituteurs, devrait suffire pour bien diriger, sous ce rapport, ceux aux soins importants desquels seront confiés ces enfans. Mais ce que je prétends, c'est qu'aux garçons et aux filles, l'on fasse apprendre tout ce qui est nécessaire, tout ce qui est utile, tout ce qui est ornemental, en un mot, tout ce qui peut servir dans quelque situation qu'ils se trouvent placés, lorsqu'ils auront à faire leur chemin dans le monde. Et que l'on y fasse bien attention! dans la prospérité, nombre de choses sont agréables, éloignent l'oisiveté, tiennent le corps et l'esprit en activité, et aident à soulager l'infortune, qui dans l'adversité dont personne ne peut ou ne doit se croire garanti, sont d'une nécessité indispensable. Les renversemens inattendus de fortunes colossales, et par suite, l'état de dénuement absolu auquel des familles naguère opulentes, ont été tout à coup réduites, doivent servir d'avertissement aux orgueilleux, aux sots, aux imprudens, en un mot, à tous ceux chez qui la paresse, le défaut de sentimens et une confiance dans leur présent état de fortune, sert de prétexte, pour ne pas s'instruire eux-mêmes dans tout ce qui est utile, et faire instruire ceux qui leur appartiennent ou leur sont confiés.

Il serait superflu d'énumérer tout ce qu'on doit faire apprendre à la jeunesse; il vaut beaucoup mieux s'en tenir à la résolution de ne rien omettre, si les circonstances le permettent, et dans tous les cas, faire en cette matière, tout ce qui est praticable.

M.

Montréal, Décembre, 1843.

REVUE DU PROGRÈS.

L'INSTITUT CANADIEN.

Nous voyons avec joie, nos jeunes compatriotes se réveiller enfin de leur long assoupissement: nous l'avons déjà dit, nous ne sommes pas assez agités par un besoin d'avenir et par l'activité. Ici chacun semble se replier sur lui-même, et ne pas regarder en avant; mais cet état ne peut durer, et il n'y a aucun doute que le mouvement qui se fait aux centres s'étendra aux extrémités. Nos compatriotes de Québec ont, l'année dernière, nous croyons, formé une ou deux sociétés d'études littéraires, scientifiques et de discussion. Ces associations ont réveillé le goût des lettres et produit déjà d'heureux résultats. Un si bon exemple vient d'être suivi par les jeunes gens de cette ville, qui viennent de former une association, sous le nom "d'Institut Canadien," ayant pour but l'avancement intellectuel et moral de la jeunesse. C'est un beau et noble projet que celui de se réunir, de s'associer, pour s'aider mutuellement, pour se pousser dans le chemin de la science. Tous les jeunes gens sans distinction, devraient de suite s'inscrire sur les listes des membres de la société. Nous espérons que nos jeunes amis persévéreront dans leurs efforts, pour établir l'Institut Canadien, sur des bases solides et durables, et nous ne doutons pas qu'ils trouveront dans toutes les classes de la société de bien vives sympathies.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Il est encore une association littéraire et scientifique en cette ville, que nous désirons

mentionner, c'est la Société des Amis, dont nous avons nous-mêmes l'honneur de faire partie. L'article suivant, que nous reproduisons, qui fut pour ainsi dire, l'article d'ouverture de notre société, en exprime si bien, si heureusement la pensée et le but, que nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est l'expression de notre reconnaissance envers la Société des Amis, pour l'intérêt qu'elle a bien voulu prêter à notre journal.

LES LOISIRS STUDIEUX.

Pour mon entrée dans la Société des Amis.

MES AMIS,—A la dernière strophe de sa touchante élégie de la *Jeune Captive*, André Chénier appelle ceux qui liront ses vers les amants des loisirs studieux.—Il les invite à chercher quelle fut cette belle qui l'inspira. Une prisonnière jeune et désolée, celle dont la douce voix répondait de loin à ses accents plaintifs, dont il apercevait les traits charmants à travers le grillage étroit de son cachot, avait touché sans doute le cœur du poète; il lui adressa ses chants; elle en fut le sujet et l'occasion.—Mais l'amour et le malheur ont-ils toujours la poésie pour compagne inséparable? Tout amant sait-il chanter sa maîtresse? Sait-il toujours répondre à ses tendres soupirs, à ses plaintes, à ses regrets aers par des échos harmonieux? Le cœur est souvent muet. Le sentiment le plus vif, la pensée la plus brillante ont besoin pour être compris et partagés, d'une expression heureuse et facile. Le génie ne suffit pas pour la trouver; c'est plutôt l'étude qui fait le poète, qui célèbre la beauté, qui console le malheureux.

Vous, mes amis, qui soumettez vos loisirs et vos études aux lois de l'amitié, qui voulez bien que j'augmente la somme de mes plaisirs et de mes connaissances en partageant les vôtres, et qui ne me demandez en retour que de vous confier mes pensées joyeuses ou graves, acquiesces ou spontanées, n'êtes-vous pas de ceux que le poète appelle les Amants des Loisirs Studieux? Je professe le même culte. Nous connaissons tous les charmes que l'étude répand sur la vie. Mais elle est d'abord une maîtresse exigeante; il faut la suivre constamment, la presser, la solliciter longtemps; elle vous rebute, vous dégoûte, vous présente mille obstacles; mais aussi de quelles douces faveurs sait-elle récompenser vos peines, votre persévérance? Vous est-elle jamais infidèle tant que vous l'aimez? Ses attraites renaissent sans cesse, elle a toujours des agréments nouveaux; vous vieillissez, elle semble rajeunir; vos goûts changent, elle se prête à tous vos caprices; grave ou léger, savant ou rêveur, elle le sera comme vous; partout elle vous suit, en voyage, dans les salons, à la campagne, dans la prison solitaire, de nuit, de jour; où vous voulez, elle va, sans souci d'elle-même, sans crainte de jamais être de trop.

L'étude ne craint pas les loisirs; elle semble se plaire à être négligée pour eux; elle sait bien que ceux qui l'ont connue ne l'oublieront pas; elle fait plus, elle s'unit aux loisirs pour nous plaire, en réveillant à tous propos, quand on s'y abandonne, les souvenirs qu'elle nous a laissés. C'est elle qui vient nous souffler à l'oreille le sujet de nos causeries, qui nous fournit les reminiscences du passé, les rapprochements, les comparaisons fréquentes; qui se met de tiers dans la conversation de deux amis et les amuse, qui répand l'intérêt sur les paroles vagues de l'étranger qu'on rencontre; qui établit souvent l'intimité entre des hommes d'un esprit cultivé à propos de souvenirs communs dont elle fait des liens impérissables. Mais c'est surtout dans l'isolement, quand notre esprit ne peut se reposer qu'en puisant à son propre fond, se nourrir de son passé, c'est alors que les souvenirs de l'étude sont une source intarissable de joissances, qu'ils consolent et font quelquefois oublier les peines de la solitude. Ils embellissent nos rêveries; et quand notre imagination repliée sur soi-même, se complait à inventer quelque chose qui lui soit propre,